

Patricia COTTI, *La Fabrique du terroriste solitaire, une investigation clinique*

Paris, Enrick B. Éd., coll. Essais en sciences humaines et sociales, 2021,
382 pages

Gilles Ferragu



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/27648>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.27648](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.27648)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2021

Pagination : 522-523

ISBN : 978-2-38451-005-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Gilles Ferragu, « Patricia COTTI, *La Fabrique du terroriste solitaire, une investigation clinique* », *Questions de communication* [En ligne], 40 | 2021, mis en ligne le 01 juin 2022, consulté le 12 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/27648> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.27648>



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

à abandonner les manichéismes et les formules communicatives réductrices.

Pour conclure, notons que la clarté de la démarche et de la méthodologie employées pour l'analyse a permis aux auteurs et autrices de dépeindre un schéma clair de politisation du Covid-19 en Europe de la part des partis politiques populistes. Cela les conduit à conclure que le comportement politique des populistes fut différent selon la position institutionnelle qu'occupait leur parti. Les populistes au pouvoir ont tendu à mitiger et relativiser l'importance de la crise, alors que les populistes à l'opposition ont généralement profité de la crise pour dramatiser (p. 139). G. Bobba et N. Hubé concluent que, malgré dix ans de discours de gestion de crise, le Covid-19 en est venu à démontrer que les crises ne profitent pas nécessairement au populisme (p. 142). À l'heure où la crise sanitaire semble laisser place à un retour à la normale, les populistes, remarquent les auteurs, semblent prêts à revenir à la stratégie du « cycle permanent de crises » (p. 142). Reste à voir comment, depuis leurs rôles au pouvoir et à l'opposition, ils feront face aux défis que soulèvera la transition graduelle vers une éventuelle ère post-Covid-19.

Nicolas Petel-Rochette

*Université du Québec à Montréal, Celat,
CA-H2L 3M6 Québec, Canada
petel-rochette.nicolas@courrier.uqam.ca*

Patricia Cotti, *La Fabrique du terroriste solitaire, une investigation clinique*

Paris, Enrick B. Éd., coll. Essais en sciences humaines et sociales, 2021, 382 pages

Partons du principe, formulé par Jürgen Habermas dans une conversation avec Giovanna Borradori (*Le Concept du 11 septembre*, Paris, Galilée, 2004), que le terrorisme est une pathologie de la communication : cette manière de penser le phénomène permet d'envisager les terroristes comme des cas, dont la violence serait un symptôme, parmi d'autres, d'une pathologie, individuelle ou sociale. C'est en partant du cas Anders Breivik, à l'origine de l'attentat d'Oslo en 2011, que Patricia Cotti, directrice de recherche en psychopathologie clinique et psychanalyse à l'université de Strasbourg, s'est engagée dans une étude stimulante, autour de quelques individus. Sans céder à la tentation des généralités ni à la facilité qui consisterait à déclarer « fous » les activistes de la violence politique, elle entendend de reconstituer les destins, les univers mentaux et les mécanismes du passage à l'acte pour quatre auteurs d'attentats, deux militants de l'islamisme djihadiste et deux

suprémacistes. L'outil employé ici – l'approche disciplinaire en somme – est la psychologie, non pas individuelle mais sociale, de façon à intégrer aux hypothèses psychiques les dimensions culturelle, sociale, politique. Retracer un parcours, remettre une personnalité en contexte et chercher les moments qui peuvent être perçus comme décisifs : voilà le sens de cette démarche, qui, sans le formuler, s'attache également à restituer ce que Pierre Bourdieu définissait comme un « espace social », dans lequel les futurs auteurs d'attentats ont évolué.

La méthode n'est pas neuve et l'auteur cite l'ouvrage pionnier de Geneviève Morel (*Terroristes. Les raisons intimes d'un fléau global*, Paris, Fayard, 2018) qui, sur les anarchistes du ^{xx}e siècle, appliquait une méthode similaire. Plus largement, elle se rattache à une école ancienne de criminologie initiée par Cesare Lombroso, une criminologie qui viendrait puiser dans la psychanalyse de nouveaux instruments et d'autres manières de « comprendre » le crime. L'autrice revendique une approche « psychodynamique » dont cet ouvrage démontre la pertinence, limitée toutefois par le matériau utilisé. L'étude de cas, sur le mode macro, suppose en effet d'accéder, sinon à l'activiste lui-même, au moins à des entretiens, des rapports, des comptes rendus, des analyses psychiatriques, etc., bref, des données permettant de reconstituer finement un parcours mis en place non pas dans les quelques jours précédant l'attentat, mais dès l'enfance. Dans la plupart des cas, l'autrice a donc puisé ses exemples dans la prose même des activistes, mais aussi dans la littérature scientifique et les médias d'information : la méthode est efficace, mais elle suppose que le terroriste se soit préalablement expliqué, ou « confessé », ce qui limite les possibilités, sans en restreindre l'intérêt.

Dès le cas A. Breivik, qui inaugure le texte, la démonstration est faite de la pertinence de l'approche : intriguée par ce personnage, qui a livré près de 1 500 pages de « confessions/manifeste », l'autrice en restitue l'enfance et l'adolescence, compliquées, ainsi que l'imaginaire, nourri de divers jeux en réseau et films. Elle observe surtout la façon dont A. Breivik se coupe progressivement de la réalité, perdu dans une recherche identitaire qui l'entraîne vers la violence politique. Après A. Breivik, l'autrice se penche sur le cas Tamerlan Tsarnaev, auteur de l'attentat de Boston en 2013, en observant le mécanisme de l'endoctrinement, qui voit un jeune homme plutôt intégré et ambitieux basculer dans un univers marqué par le complotisme et l'antisémitisme, avec en toile de fond une dynamique familiale complexe, un mentor inquiétant

et, hypothèse, une pathologie psychiatrique mal acceptée. Dans le cas de T. Tsarnaev, P. Cotti montre également les liens qui s'établissent entre islamisme, suprémacisme, antisémitisme et finalement violence politique : un espace social complexe dont il faut distinguer les divers réseaux. Le cas de Dylann Storm Roof, à l'origine d'une tuerie dans une église de Charleston, en 2015, nous emmène dans l'univers mental des suprémacistes et des ségrégationnistes américains. Dans une formule éclairante, ce jeune homme se dit « happé » par les événements, au risque d'une confusion : traduction verbale de ce mécanisme de radicalisation qui, observé à la loupe, marque le passage de l'individu dans un « royaume de l'imaginaire » se substituant à la réalité et autorisant toutes les transgressions. Enfin, l'autrice s'attaque au cas d'Abdallah El-Hamahmy, auteur d'une attaque à la machette, au Louvre, en 2017. Une nouvelle incursion dans l'idéologie djihadiste avec cette fois une interrogation sur le rapport à la mort et à l'attentat suicide, avec en ligne de mire le martyr comme horizon. Moins documenté, ce cas n'en est pas moins intéressant.

Les quatre cas, et d'autres, car l'autrice fait dans le cours de ses réflexions de nombreuses comparaisons avec d'autres attentats et d'autres activistes, permettent au lecteur de se plonger dans des univers mentaux bien décrits, tissés en partie par les médias – l'on note au passage l'importance de certaines références cinématographiques ou ludiques –, abreuvés d'idéologies et de rencontres avec des passeurs. Le rôle du cercle familial et l'hypothèse d'une pathologie psychique sont récurrents mais il faut savoir gré à l'autrice d'avancer dans ce domaine avec prudence, quoique de manière très pédagogique. La lecture est passionnante en ce qu'elle entreprend, dans une langue claire, de définir un schéma commun, de manière globale, fonctionnant autour de trois pôles psychiques qui réorganisent les rapports des différents activistes à leur entourage, à leur histoire, et plus généralement à la réalité. Partant de cette approche, la conclusion est très intéressante en ce qu'elle éclaire avec force détails un mécanisme qu'on résume souvent abusivement par le terme « radicalisation ». C'est là l'un des intérêts majeurs de cet ouvrage utile et accessible, de montrer comment les sciences sociales, et ici une approche psychodynamique, peuvent, avec des moyens, des fonds d'archives et une prudence qui limite à quelques cas la réflexion, proposer des pistes pour expliquer un attentat. L'ouvrage intéressera le grand public comme les spécialistes du terrorisme, et s'inscrit pleinement

dans ce courant qui, puisant dans toutes les sciences sociales et humaines, entend donner d'un phénomène complexe une vision compréhensive au sens scientifique du terme.

Gilles Ferragu

Université Paris Nanterre, ISP, F-92000 Nanterre,

France

gferragu@parisnanterre.fr

Éric DACHEUX, Tourya GUAAYBESS (dirs), *Communiquer l'invisible*

Nancy, Presses universitaires de Nancy – Éd. universitaires de Lorraine, coll. Visibilité, médiatisation, interculturalités, 2021, 254 pages

Visibilité, médiatisation et interculturalités sont les notions clés autour desquelles s'organisent les publications de la collection VisMI, ouverte aux différentes disciplines des sciences humaines et sociales. Dans ce cadre, l'ouvrage collectif intitulé *Communiquer l'invisible* place la notion d'invisibilité et de son double, la visibilité, au cœur des sciences de l'information et de la communication (SIC). À partir du constat que la communication de ce qui est socialement construit comme visible ou invisible est souvent présente dans les recherches en SIC sans jamais en constituer un thème central, les coordinateurs de cet ouvrage ont impulsé en 2010 une réflexion sur ces sujets au sein d'un groupe de travail, « Acteurs, médias, visibilité », qui s'est concrétisée lors des journées d'étude, en juin 2012 et 2013, où des artistes, journalistes et membres de l'unité de recherche Communication et sociétés de l'université Clermont Auvergne ont pu s'exprimer autour de questions telles que : comment définir et comprendre l'invisibilité en SIC ? Quels sont les enjeux de l'(in)visibilité médiatique ? Quels sont les processus de mise en visibilité ou invisibilité des acteurs, des problèmes sociaux ? Quels sont les facteurs qui concourent à l'invisibilité médiatique ? Interrompu en 2014, puis repris et réactualisé en 2019 par le Crem (Centre de recherche sur les médiations de l'université de Lorraine), l'ouvrage, publié en 2020, témoigne d'une persistance de l'intérêt autour de cette thématique au fil des années. Les contributions recueillies ici ne prétendent pas combler un vide, mais visent à encourager les chercheurs en sciences de l'information et de la communication (SIC) à poursuivre dans cette voie importante et passionnante d'un point de vue scientifique et social, qui s'enrichit continuellement de nouveaux sujets.